

Cédric Walter, Sébastien de Fonséca, Jean-Yves Roubin, Ruth Waldburger
présentent

Emmanuelle **BÉART** Béatrice **DALLE**
SOKO Clara **PONSOT**
Pascal **GREGGORY**

BYE BYE BLONDIE

Un film de Virginie **DESPENTES**

d'après l'ouvrage de Virginie **DESPENTES** "*Bye Bye Blondie*"
Éditions Grasset et Fasquelle

AU CINÉMA LE 21 MARS 2012

DISTRIBUTION

HAPPINESS DISTRIBUTION

22, rue de Dunkerque
75010 Paris
Tél : 01 82 28 98 40
info@happinessdistribution.com

PRESSE

GUERRAR AND CO

François Hassan Guerrar / Melody Benistant
57, rue du Fbg Montmartre 75009 Paris
Tél : 01 43 59 48 02
contact@guerrarandco.fr

www.happinessdistribution.com

SYNOPSIS

Gloria et Frances se sont rencontrées dans les années 80. Elles se sont aimées comme on s'aime à seize ans : drogue, sexe et rock&roll. Puis la vie les a séparées, et elles ont pris des chemins très différents. Vingt ans après, Frances revient chercher Gloria...



INTERVIEW

VIRGINIE DESPENTES

Dans votre roman, vous décrivez la relation passionnelle qui se noue entre deux personnages, Eric et Gloria. Comment, lors de l'écriture du scénario, Eric est-il devenu Frances ?

Virginie Despentes - Lorsque j'ai commencé le travail d'adaptation, je suis restée fidèle au roman, aux personnages et à l'époque. Et puis, j'ai commencé à galérer parce que je n'arrivais pas à imaginer quel acteur je pouvais mettre en face de Béatrice Dalle. A l'époque, on habitait le même quartier avec Béatrice, on se voyait de temps en temps. On a passé une journée à s'amuser à passer en revue les comédiens avec lesquels elle aimerait tourner ou qu'elle aimerait embrasser à l'écran. Sans succès. C'est elle qui m'a ensuite suggéré de remplacer le rôle masculin par une fille.

Ça a été un déclencheur : j'ai tout de suite pensé à Emmanuelle Béart, avant même de savoir si elle accepterait, et j'ai écrit la première mouture du scénario en une semaine. Tout à coup, le sujet prenait un autre intérêt : il y a peu de films grand public avec deux filles et c'était motivant de réunir Béatrice et Emmanuelle qui n'avaient jamais tourné ensemble. Par rapport aux années 80, il y avait comme une évidence : Dalle et Béart, c'est *Manon des sources* rencontrant *Betty*. Le film devenait une comédie amoureuse lesbienne, ce qui motivait vraiment mon désir de le tourner.

Vous aviez pourtant eu ce même désir, en écrivant une histoire d'amour hétérosexuel...

A l'époque, je ne m'étais pas posée la question, parce qu'en écrivant un roman, on ne se demande pas qui va incarner tel personnage, c'est un hybride de plusieurs personnes que l'on connaît. Pour un film, c'est différent : j'ai besoin d'avoir quelqu'un en tête et il faut trouver quels comédiens mettre face à face.

Pourquoi Emmanuelle Béart s'est-elle imposée pour le rôle de Frances ?

Parce que je l'adore. Le fait que j'aime Béatrice Dalle coule plus de source mais j'ai toujours

trouvé le parcours d'Emmanuelle formidable – *Une femme française, Les Enfants du désordre, La Belle noiseuse, Un cœur en hiver, Téchiné...* - et surtout, il fallait quelqu'un capable d'assurer face à Béatrice Dalle ! Il y avait aussi l'envie inconsciente et vaguement perverse de réunir les deux icônes hétéros de ma génération qui ont dû, à un moment donné, éveiller le désir de tous les garçons.

Le temps d'adaptation a été particulièrement long...

Très long. Au départ, me demander de réaliser le film était une idée de producteur. Ça ne s'est pas déroulé comme prévu et le film a été repris plus tard par un autre producteur, Cédric Walter. Il s'était déjà écoulé deux ou trois ans, mais le casting me motivait toujours autant : je voulais bosser avec ces deux comédiennes et elles avaient aussi très envie de travailler ensemble. Je n'avais pas perdu l'envie de faire le film.

Contrairement à Baise-moi, que vous vous étiez retrouvée, presque par contrainte, à tourner ?

Ça n'était pas une contrainte de réaliser *Baise-moi*. A l'époque, le producteur qui avait les droits n'arrivait pas à trouver un réalisateur et il s'est produit un déclic, sur les actrices Karen et Raf, lorsque j'ai visionné une vidéo que m'avait prêtée Coralie Trinh Thi. C'était plus un truc de gamines : on avait écrit le scénario en une semaine, Philippe Godeau a eu envie de le faire et quatre mois plus tard, on tournait. Il y avait quelque chose de magique, de spontané, de violent aussi.

J'en ai gardé un excellent souvenir et une envie d'être réalisatrice, même si l'interdiction et la polémique qui ont suivi ont été pénibles. Et puis, j'ai fait un documentaire, *Mutantes* : on était quatre dans un camion, à se promener partout, en liberté et sans trop de contrainte technique, c'était génial.

INTERVIEW VIRGINIE DESPENTES

Baise-moi a-t-il été un sésame pour passer à votre second film ?

Au contraire. A l'exception de *Wild Bunch* qui était là au début du projet, peu de gens avaient envie de travailler avec la fille qui avait fait *Baise-moi*. Le cinéma français n'est pas non plus un milieu d'intrépides (rires).

Lors de la présentation de *Bye bye Blondie* au Festival du film gay et lesbien « Chéries-Chéris », vous vous êtes presque excusée auprès du public qu'il n'y ait pas de sexe...

Dans les rapports avec les divers interlocuteurs du film, j'ai compris qu'il ne fallait pas refaire *Baise-moi* mais, qu'en même temps, l'absence de sexe et de violence serait une déception. Il y a de vrais points communs entre les deux films – Deux filles se rencontrent et partent en guerre contre le reste du monde, le même genre de musique – mais c'est vrai qu'ils sont aussi très différents.

C'est un choix de ne pas avoir de sexe dans *Bye bye Blondie*. Je n'avais pas besoin de les filmer nues pour montrer que Gloria et Frances s'aiment et se désirent. Je n'avais pas envie de faire un film lesbien pour que les vieux males hétéros viennent se rincer l'œil, alors j'ai zappé « la » scène de baignoire qui hante tant de films lesbiens... Et filmer le sexe en limitant le cadre à ce que la censure peut supporter ne m'intéresse pas. Pour les fistings, je reviendrai !

Vous filmez justement l'intimité amoureuse avec un rare souci de réalisme dans les gestes amoureux...

C'est quelque chose dont on a discuté avec Emmanuelle et Béatrice en préparant les scènes. Quelle que soit la partie du film, il fallait toujours qu'on voit deux filles qui s'aiment et qui ont du désir l'une pour l'autre. C'est à la fois une chorégraphie et la résultante de la complicité entre les

comédiennes. Je les ai faites beaucoup rigoler en leur expliquant ce qu'était l'amour lesbien, mais ça les a mises au défi : s'aimer entre filles, ce n'est pas juste s'effleurer ; ça n'est ni un truc de petites filles ni un truc pervers, c'est s'exprimer avec tout son corps. Comme d'habitude, quoi, mais ça me paraissait important de le répéter (rires).

Vous ne trouvez pas surprenant de devoir « expliquer » l'amour lesbien, alors que les attentions et le désir sont les mêmes que dans un couple gay ou hétéro ?

Quand quelque chose n'est presque jamais représentée, cela n'est pas évident à jouer. Lorsque l'on voit des scènes d'amour cinquante fois à l'écran, on sait en reproduire les codes. Il n'y avait aucune raison pour que les quatre comédiennes soient habituées au Festival du Film gay et lesbien : elles ont vu *L Word* parce que je le leur ai demandé (rires). Sinon, l'amour lesbien dans les films consiste souvent en un rapport de destruction – un truc morbide, où une fille veut détruire l'autre. Ou en un motif comique – la camionneuse qui fait rigoler tout le monde.

Des filles qui sont ensemble, et qui cherchent à surmonter des problèmes de couple comme les couples de cinéma en ont, ça n'existe pas dans le cinéma grand public. La dernière fois que l'on a vu un film « mainstream » où deux filles s'embrassent – toujours dans une baignoire - c'est *Gazon maudit*. Ça remonte à quelques années ! En comparaison, l'image du couple gay a beaucoup évolué, dans les films et dans les séries comme *Queer as folk* et *Six feet under*, même s'il y a encore du boulot, notamment en ce qui concerne le vécu adolescent.

L'alchimie entre Béatrice Dalle et Emmanuelle Béart s'est-elle construite en amont ou prise après prise ?

C'est scène après scène et, en tant que réalisatrice, je devais les accompagner ou les aider à aller un peu

INTERVIEW VIRGINIE DESPENTES

plus loin quand cela me semblait nécessaire. Par exemple, sur la manière dont elles se donnent la main dans la voiture, ou quand elles s'embrassent pour la première fois dans la chambre d'hôtel. Il y avait mon regard mais l'essentiel s'est joué avec les comédiennes, leur aptitude à être généreuse et là, je ne pouvais pas mieux tomber.

Quelle a été leur approche du personnage et, plus généralement, du film ?

Très différente. Emmanuelle a énormément besoin de discuter avant, elle pose beaucoup de questions, elle discute les scènes en amont. Alors que Béatrice ne demande absolument rien, verbalise peu de choses mais a une incroyable faculté de concentration. Elle arrive sur le plateau en déconnant et puis elle s'immerge, c'est physique : tu la vois plonger dans la scène en une seconde. Béatrice est en déduction, c'est une enquêtrice. Les accessoires et les costumes, par exemple, lui servent à comprendre la scène de l'intérieur. Pourtant elle est toujours habillée de la même façon, d'un film à l'autre, mais c'est au moment des essayages qu'on a échangé le plus de choses sur qui était Gloria.

Emmanuelle entre en concentration plus tôt, d'une façon plus linéaire, plus constante. Ce qu'elles ont de commun, c'est leur générosité l'une envers l'autre. Elles jouent ensemble et en dehors des prises, elles sont égales à elles-mêmes. Ce ne sont pas comme les chanteuses qui disent s'adorer et ne pensent en fait qu'à couvrir la voix de la rivale ! (rires)

Comment avez-vous travaillé avec Soko et Clara Ponsot, qui incarnent respectivement Gloria et Frances, adolescentes ?

Soko est une chanteuse de folk, alors lui expliquer ce qu'est le punk rock ne me paraissait pas évident ! Je l'ai confiée à Lydia Lunch, une grande dame - qui chante dans le film *Avec le temps va, tout s'en va* - et qui lui a expliqué : « Tu gardes le sourire mais tu souffres à fond, tu n'arrêtes pas de souffrir, tu souffres ». Je crois qu'à partir de là, Soko a compris l'idée du punk-rock.

Le « problème » avec Clara, c'est qu'elle est vrai-

ment une ravissante jeune fille : il fallait la convaincre qu'être en jeans, avec des docks, avoir les cheveux tirées en arrière, le sourire rare, un côté butch et masculin, ça allait être cool (rires). Il s'est passé avec elles la même chose qu'entre Emmanuelle et Béatrice : elles étaient attentives l'une à l'autre, et très généreuses vis-à-vis du film.

Le personnage de Claude, incarné par Pascal Greggory, apporte un contrepoint amusé et distancié au récit. Est-ce que vous l'aviez scénarisé dans ce but ?

Dans le roman, c'est Gloria qui écrit et là, c'est Claude qui romance l'histoire de Frances et de Gloria. Le personnage a beaucoup évolué dans le scénario : au départ, il était négatif, machiavélique, manipulateur puis il s'est adouci, peut-être parce que c'était Pascal Greggory et que cela m'amusait, en tant qu'écrivain, d'en décrire un autre. Pascal a très bien compris l'état d'esprit du romancier, parce qu'il en a côtoyé beaucoup, d'Aragon à Duras en passant par Sagan. On ne devait pas terminer le film avec lui, mais lors du montage, j'aimais tellement Pascal que Claude s'est imposé, a trouvé sa place avec ces deux femmes.

Avez-vous besoin d'un rituel délirant comme celui de Claude pour écrire ?

Non (rires). Je trouve qu'il n'y a rien de plus casse-couilles que d'écrire des romans et pas mal d'écrivains sont eux-mêmes casse-couilles ! Certains fonctionnent normalement mais se mettent à écrire, tout seul dans son antre, c'est un truc de fou.

Ce qui est inattendu dans le film, c'est l'emprise qu'exerce la fille de bonne famille sur la jeune punk. C'est Frances qui mène la danse, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer.

Je les vois davantage comme des forces, des puissances différentes. Gloria porte une énergie de vie, destroy, plus désordonnée alors que Frances est centrée, équilibrée. J'aimais aussi l'idée que celle qui est et reste lesbienne – Frances – soit celle qui

INTERVIEW VIRGINIE DESPENTES

n'a pas peur. Lorsque l'on est une gamine de 14 ans, il faut avoir les c... bien accrochées pour aller draguer la fille hétéro qui te plaît, alors que cette attirance-là n'est pas censée exister. Ça développe forcément du courage et de l'effronterie.

Aux petites hétérotés, on apprend à se faire désirer et attendre que ça arrive, alors que les petites lesbiennes, à l'inverse, doivent « y aller », sinon il ne se passera rien de ce qu'elles veulent. La gouine ne peut pas être une belle au bois dormant, il faut qu'elle monte à cheval et qu'elle terrasse le dragon elle-même. Il faut provoquer les choses et la détermination de Frances correspond aussi à ce qu'elle devient plus tard : une vedette de la télé. Ce n'est pas le genre de poste qu'on obtient en n'étant pas capable de désir. Gloria est très bien dans sa vie, mais elle a moins de directions où aller.

Pourquoi avoir accordé une part quasi-égale aux flash-backs et au récit contemporain ?

Dans le roman comme dans le film, je voulais montrer ce qui nous reste de nos 15 ans, ce qui se rejoue ou pas à 40 ans. Je suis fascinée par le fait que l'on est à la fois la même personne, le même corps et quelqu'un de différent. Quand on a 15 ans, on est dans un No Man's Land : on n'est plus un bébé, on n'est pas encore ce que l'on va devenir. C'est un moment magique, tragique, assez intense.

Quelle serait votre constante personnelle, entre l'adolescence et aujourd'hui ?

Le désir sûrement... Un enthousiasme... En même temps, celle que j'ai été à 15 ans est encore là. Dans le bon et le mauvais sens. Il y a des choses qui meurent et d'autres que l'on comprend mieux. Personnellement, je me découvre plus de douceur. A 40 ans, on ne veut plus être un super-héros.

Y a-t-il un parallèle avec votre évolution de cinéaste, de Baise-moi à Bye bye Blondie qui est nettement plus posé, classique dans sa mise en scène ?

C'est une évolution personnelle générale. C'est aussi dû au choix de travailler avec Hélène Louvart comme directrice photo – j'avais fait mon premier court métrage avec elle – qui soigne beaucoup sa lumière, ses plans et dont le résultat est posé. J'avais envie de faire un film classique, pour expérimenter, manipuler ces codes-là et je trouvais la forme appropriée au sujet : le point de vue du film est celui de quadragénaires...

... Ce qui ne vous aurait pas empêchée de filmer l'adolescence de façon enflammée et de revenir au classicisme, lorsque vous traitez le versant adulte.

Je me suis posée la question, mais je pense que ça aurait sonné faux. L'histoire est tellement intense pour ces deux filles – l'hôpital psychiatrique, le mouvement et la musique punk – que si l'on avait filmé cette partie par exemple en Steadycam, on perdait l'idée de continuité dans la narration. Le style classique est vraiment adapté à ce projet-là. Je tenais aussi à ce que n'importe qui puisse voir cette histoire entre deux filles. Je ne voulais pas que les gens trouvent toutes sortes de prétextes pour éviter de se confronter au sujet.

Les scènes dans l'hôpital psychiatrique, où se rencontrent Gloria et Frances, échappent aussi aux clichés hystériques du genre. Comment les avez-vous abordées ?

J'ai été internée lorsque j'avais 15 ans, parce que mes parents se sentaient démunis vis-à-vis de moi, donc je gardais un souvenir précis du quotidien : la plupart des gens qui travaillent là-bas sont plutôt sympathiques, ils veulent bien faire ; après, c'est toi qui est bouclé et que ça rend fou. La véritable violence, pour moi, se situait dans cette amabilité insupportable. Je peux me plaindre d'y être restée longtemps, pas du sadisme du personnel et c'est vrai que je n'ai pas vu souvent cela à l'écran. On a tourné en Belgique, à Lisieux, ce qui a renforcé l'authenticité des scènes. Ensuite, c'était une question

INTERVIEW VIRGINIE DESPENTES

de choix : personne ne devait se rouler par terre ou basculer d'avant en arrière ; on n'allait pas mettre en fond sonore des bruits bizarres ou choisir un acteur peu sympathique pour jouer un infirmier. Le psychiatre est peut-être le plus flippant, mais c'est juste parce qu'il exerce un pouvoir avec la certitude de bien faire son boulot. Par exemple, les psys ne voyaient pas pourquoi des ados voulaient avoir des cheveux rouges et s'estimaient capables de soigner cette obsession. Le problème, c'était qu'il n'y avait pas de problème (rires).

L'un des aspects du mouvement punk auquel appartient Gloria est la pérennité du clan, d'une identité et d'une solidarité communes...

Dans les années 80, oui. Aujourd'hui, je pense que les communautés ont explosé. A l'époque, l'impression – peut-être idiote – que c'était une question de vie ou de mort nous liait. Il y avait une reconnaissance immédiate : dès que l'on arrivait dans une ville – ce qui a été mon cas à Besançon, à Toulouse... –, on cherchait les punks et on s'intégrait rapidement. Une culture commune s'est créée. Pour certains, elle était politique – de l'extrême gauche aux alternatifs, en passant par les skins – culturelle avec des films comme *Mad Max*, *Orange mécanique*, *Blue velvet*, et littéraire avec des auteurs comme Bukowski. Bien sûr, il y avait aussi la musique : tu étais « Sex Pistols » ou « Clash », « Crass » ou « The Meteors », ce qui t'obligeait à te situer sur des événements politiques, comme l'Irlande, le Pays Basque ou l'Intifada.

Il y avait aussi un rapport à la drogue, à la défonce. On rejetait la réussite sociale, c'était classe d'être pauvre et loser. Tout cela était lié à l'époque, parce que l'on était déjà dans un monde qui se cassait la gueule, avec Tchernobyl, la chute du mur de Berlin, l'Angleterre de Thatcher etc. Je suis restée dans cet univers jusqu'à 23 ans, au moment où j'ai écrit *Baise-moi*.

Dans le film, on sent, davantage qu'un militantisme, l'idée de se retrancher en groupe, hors du diktat du matérialisme et de la beauté.

Au moment où je situe le film, en 1984, c'était un mouvement plutôt chaotique. Il a fallu attendre la fin des années 80 pour que cela devienne, en tous cas pour moi, quelque chose de plus structuré et de politique. Il y a chez Gloria, un refus de croire la parole commune et de subir le cadre de l'autorité. Cela fait aussi partie de l'adolescence...

L'autre force du punk a été sa créativité musicale, dont vous exploitez certains morceaux dans la bande originale.

En France, dans les années 80, c'était formidable parce que chacun enregistrait son disque dans son coin. Il y avait une foule de labels indés et autoproduits. La musique traduisait souvent un amour du langage, une acuité des textes qui reste, encore aujourd'hui, stupéfiante. Si on écoute aujourd'hui les morceaux de *La Souris déglinguée*, ou « Osmose 99 » de *Parabellum*, ou n'importe quel morceau de « Concerto » des *Béru*, on ne peut pas dire que le message, dans le fond et dans sa forme, soit devenu obsolète, au contraire. J'ai beaucoup réécouté de musique des années 80, c'était compliqué de choisir, parce que je voulais faire un film accessible au plus grand nombre. Je crois qu'il y a des musiques que les spectateurs ne sont pas prêts à entendre, de manière abrupte : ça les sortirait illico du film.

Martine Giordano, qui a monté le film, n'avait jamais écouté de punk de sa vie et son oreille a été précieuse. Je connaissais trop bien toutes ces musiques pour être toujours pertinente : par exemple, *Camera Silens* et *L'infanterie sauvage* que j'adore, ça la faisait sortir du film, contrairement à *Parabellum* ou *Babyshambles*...

Le montage avec Martine, qui est une professionnelle extraordinaire, m'a énormément appris et le film a ce style classique aussi grâce à elle. J'ai compris beaucoup de choses, en terme de construction de scène, d'enchaînement de plans... J'ai même appris que lorsque l'on regarde un acteur jouer en gros plan, on doit être capable de juger la pertinence de son mouvement de sourcils !

INTERVIEW VIRGINIE DESPENTES

Avez-vous choisi Nancy, où vit Gloria, parce que c'est la ville de votre enfance ou parce qu'elle représente toujours un cocon pour le mouvement punk ?

Il n'y a que Philippe Claudel qui tourne à Nancy et avec toute l'affection que j'ai pour lui, je ne trouvais pas ça normal (rires). Le cinéma français a toujours du mal à représenter la province et j'aime tourner là-bas, comme je l'ai fait dans les Vosges pour *Baise-moi*. Dans les années 80, Nancy faisait partie d'une région précocement touchée par la crise et il n'y a pas de punk sans crise. J'ai été marquée par tout ça, par la vision de Longwy, à 100 km de Nancy, avec ses rues entières désertées... En quelques mois, tout était terminé : une ville peut faire faillite. C'est très impressionnant quand tu es ado.

En contraste, il y a le milieu chic parisien de l'audiovisuel dans lequel évolue Frances. Est-ce que vous l'avez dépeint de manière archétypale ou proche de ce que vous connaissez ?

Les deux reviennent au même : ce que j'en connais est archétypal. Ce que l'on peut en imaginer est absolument vrai et c'est ce qui fait la violence de ce milieu. Se faire virer du jour au lendemain, sans préavis ; être détesté et envié quand on est au sommet ; dire les yeux dans les yeux l'inverse de ce que l'on pense ; retomber dans l'anonymat total dès que l'on quitte l'écran : tous ces clichés ne sont que le reflet de la réalité. Les individus ne sont pas plus grotesques, incultes ou méchants qu'ailleurs, mais le milieu est caricatural.

Lors du tournage de Bye bye Blondie, vous avez eu une phrase surprenante : « En tant que romancière et réalisatrice, ce sont les archétypes qui m'intéressent le plus ».

C'est parce que j'aimerais en créer de nouveaux. J'adorerais que Frances devienne l'archétype d'un certain type de lesbienne hyper séduisante ! Le couple de la punkette et de la butch, je le trouve très archétypal sauf qu'il n'existe pas encore vraiment

(rires). En tant que spectatrice, je suis fan de ce que Tarantino a réussi à faire avec *Kill Bill* ; il y a aussi *L'Ange de la vengeance* de Ferrara, *Mad Max*, *Scarlett O'Hara*, autant d'archétypes qui ont marqué la mémoire collective.

Si une fois dans ta vie d'artiste, tu réussis à faire éclore un nouvel archétype, ça veut dire que tu as impacté l'inconscient collectif, et si l'archétype est neuf, alors tu as fait évoluer les mentalités.

Au regard de ce film, est-ce que vous vous définiriez comme une idéaliste, une utopiste ?

J'ai une part d'enthousiasme, à défaut d'être une optimiste. Ça m'intéresse de me faire « massacrer » à la vision d'un film, mais j'aime aussi y trouver de la lumière. Depuis quelques années, on baigne dans une telle sinistrose collective que se faire un peu de bien est nécessaire. La tragédie n'est pas une garantie d'intelligence ou de sophistication, et faire mourir tout le monde à la fin d'une histoire peut aussi être une forme de facilité. J'aime l'idée qu'en faisant ce film, je tape dans le dos de certains spectateurs, de façon bienveillante, car ce sont des spectateurs à qui on ne vient pas souvent taper dans le dos.

Est-ce que Bye bye Blondie vous conforte en tant que cinéaste, comme vous l'êtes en tant que romancière ?

Non, parce que deux films ne me suffisent pas pour me sentir cinéaste. Lorsque l'on passe au second film, on perd en magie, on commence à cerner les problèmes mais on ne les résout pas encore. Par contre, *Bye bye Blondie* me donne vraiment envie d'en faire d'autres.

INTERVIEW

BÉATRICE DALLE

L'univers Virginie Despentes

Béatrice Dalle - Je ne connaissais rien du travail de Virginie. Cela n'est pas un manque de respect, mais je n'aime pas lire. En revanche, j'adorais ses textos et je ne doutais pas une seconde que ses films soient aussi fins et drôles ! Je l'avais juste vue lors d'interviews, puis on s'est rencontré et on s'est aimé. Homme ou femme, tu es obligée d'être séduite par Virginie. Il n'y a rien de faux chez elle : elle est intelligente, délicate, se souvient de tout, fait attention à tout. J'aime sa douceur, ses bisous (rires).

Ça serait présomptueux de ma part de dire que je suis fière qu'elle m'ait choisie pour ce film et comme amie. Avec son image destroy, à l'instar de la mienne, c'est la plus gentille personne qui soit et c'est tout sauf péjoratif.

Je me fiche toujours un peu des scénarios que l'on me propose. C'est le réalisateur qui compte pour moi, il est l'âme du film. Avec Virginie, on n'a évoqué ni le film ni le personnage de Gloria : on s'est parlé, c'est tout. Même si c'est son livre qu'elle adapte au cinéma, elle n'a pas cherché à me transformer en autre chose que ce que je suis. Je ne peux donner que ce que j'ai et je ne peux pas le faire mal, parce que je le fais avec beaucoup de cœur. Je crois en mon travail et en les gens avec lesquels je suis. Ca n'est pas de l'escroquerie.

Je n'ai pas du tout analysé le personnage de Gloria. On a juste fait une lecture avec Emmanuelle dans un hôtel. Je n'ai pas besoin d'être touchée par un personnage, ni même par la vision qu'en a le réalisateur. Je sais mon texte tous les jours, c'est tout. Quand j'ai joué Gloria, j'ai écouté Virginie et vécu Gloria après. Je suis quelqu'un de super docile sur un tournage ! Je voulais juste être à la hauteur de ce qu'est Virginie.

Quand Manon rencontre Betty

Béatrice Dalle - Virginie ne trouvait pas l'acteur qu'elle voulait pour le personnage d'Éric, celui du roman. Je savais qu'elle aimait énormément Emmanuelle alors je lui ai dit 'On s'en fiche, c'est une histoire d'amour, demande à Emmanuelle'. Dans le film, c'est Frances qui a l'emprise sur Gloria, contrairement à ce que l'on pourrait

imaginer. Mais c'est comme dans la vie : moi, je ressemble à un piège à loups alors que je suis une pâquerette. Virginie me surnommait « Iron Daisy » (rires).

Gloria vit comme elle en a toujours eu envie et c'est une grande richesse intellectuelle, émotionnelle et spirituelle. C'est ce que je fais au cinéma, même si mon banquier préférerait que j'accepte aussi d'autres rôles ! Je ne critique pas ceux qui gagnent beaucoup d'argent, c'est très agréable d'en avoir, mais je ne pourrais pas me forcer, faire des concessions, ne pas y croire, avoir l'impression d'être déguisée... Ce qui compte le plus, c'est l'intégrité vis-à-vis de ce que je suis.

Avec Emmanuelle, on ne se connaissait pas. On se rencontrait juste régulièrement à Cannes – on est des actrices très chics (rires) – en général dans le hall du Majestic. J'avais adoré certains de ses films, comme « La Belle noiseuse », et c'est une femme incroyable : elle ne calcule pas, elle met en pratique ce qu'elle défend. Tout est vrai chez elle, y compris ses engagements. C'est ma petite Amel Bent, elle a toujours le poing levé (rires). Tourner avec Emmanuelle et Virginie, c'est presque dérangeant de dire que c'est du travail. Virginie a raison, lorsqu'elle me voit comme une enquêtrice, une observatrice alors qu'Emmanuelle est davantage en réflexion, en amont. On est très différentes mais on s'accorde bien, comme dans la vie. Malgré les apparences, Emmanuelle est plus le cow-boy. Moi, je suis comme le fou du village qui passe en chantant : je parle à tout le monde, je ne suis pas là pour faire la guerre. Emmanuelle, c'est ma princesse ; Virginie, c'est notre reine ; et moi, je suis Triboulet, le fou du roi François Ier. Je n'ai pas davantage pensé au personnage de Frances, mais sur le plateau, j'étais très attentive à Emmanuelle. Je ne suis pas du tout jalouse d'une jolie fille mais je suis une femme et je peux voir ce qui ne lui plaira pas. Quand j'ai fait la promotion de « The Blackout » d'Abel Ferrara, on s'attendait à ce que je dise de Claudia Schiffer qu'elle était bête. Or, c'était une femme charmante et ce fut un plaisir de jouer avec elle, à l'instar de Monica Bellucci. Dans ce métier, j'aime beaucoup les actrices.

INTERVIEW BÉATRICE DALLE

L'identité punk rock

Béatrice Dalle - Ce dont parle le film, je l'ai vécu quand je suis arrivée à Paris. À l'époque, je traînais avec mes copains punks Place Sainte-Opportune, on allait voir plein de concerts, on sortait en boîte et puis, je suis devenue actrice. Avant le cinéma, je n'avais jamais travaillé de ma vie... Virginie a toujours eu un engagement lié au mouvement punk, moi pas du tout : je ne suis pas une suffragette. Je n'avais pas d'argent, j'habitais dans un squat comme beaucoup de gens, mais cela n'avait rien d'une implication politique. Je ne pensais pas au punk comme à une famille, à une forme de solidarité : c'était comme pour le cinéma, j'y allais parce qu'il y avait un acteur que je trouvais joli. Des hommes qui n'avaient pas de crête ou de moto, ce n'était pas des hommes (rires).

Il y avait évidemment la musique, les patrons étaient les « Clash ». Il y avait de la poésie dans le punk, et pour beaucoup de gens ce « no future » représentait un engagement politique. Aujourd'hui, j'aime toujours le hardcore mais je peux passer de Mozart à « Swingo Porkies ». Dans le punk comme dans le rap, il y a l'amour des expressions et des mots, de la poésie.

J'ai beaucoup observé les punks, comme tous ceux que j'ai appris à découvrir dans ma vie : je suis une éponge, un enzyme glouton et j'aime apprendre des autres. Mon intégrité, à l'époque de mes 16-17 ans, c'était de ne parler, manger et dormir qu'avec des punks. Cela dit, je préfère un gars en costume qu'un mec en Perfecto, avec une dégaine de rocker, qui se conduit comme un réac et un salaud ! À mon sens, Michael Haneke, avec qui j'ai tourné *Le Temps du loup*, est un punk, c'est à dire un homme sans concession : c'est un chef d'orchestre qui connaît son film par cœur, sans que tu puisses en changer une virgule. Il en est fascinant.

Le tabou de l'homosexualité féminine

Béatrice Dalle - Je pense que les gens imaginent qu'avec Virginie Despentes, « Baise-moi », Emmanuelle et moi, il y a forcément des scènes de sexe... or, pas du tout. On a tourné une vraie comédie, « *Le manège enchanté* » chez les homos (rires). Et puis, c'est Virginie qui a décidé

de ne pas montrer les choses, c'est la patronne et moi, j'ai suivi !

C'est vrai que Virginie nous a « appris » comment jouer l'amour lesbien. Je n'en avais aucune image spécifique. Il y a eu tellement de tabous qui ont affecté les gens et fichu leur vie en l'air : il y a eu des siècles de malheureux à cause de ça, ce qui est très triste. Pour ceux qu'il faudrait convertir à la tolérance, ils n'ont qu'à passer une heure avec Virginie Despentes !

Quand tu fais un film avec un garçon, tu ne te poses pas ce genre de questions, tu n'es pas amoureux de lui. C'est pareil avec une femme. Et je préfère embrasser une princesse qui sent bon qu'un crapaud (rires). Tous ces gestes de tendresse, du quotidien amoureux, que l'on voit entre Gloria et Frances, ce sont des gestes que l'on a dans la vie avec Emmanuelle. Elle est facile à aimer.

Pour Virginie, c'est important de donner à l'homosexualité féminine une visibilité et je la comprends. C'est vrai aussi des gays, souvent réduits à la caricature de « Pédale douce » ou qui vont loin dans le hardcore. Pour un film sur deux lesbiennes, c'était bien d'avoir des actrices comme Emmanuelle et moi, mais je n'y réfléchis pas spécialement parce que, à mes yeux, aimer un garçon ou une fille, c'est pareil.

Télé et Paris, tes univers impitoyables

Béatrice Dalle - Je n'ai pas de vision particulière de la télé. Comme dans tous les milieux, je vais trouver quelqu'un qui m'intéresse, et comme le dit Virginie, les gens de ce milieu ne sont pas plus grotesques ou méchants qu'ailleurs.

Quant à mon passage de la province à Paris, j'ai fait le mur, je me suis barrée et je ne suis jamais revenue. Contrairement à Virginie, pour laquelle Nancy reste important, j'ai tout oublié quand j'ai tourné le bout de ma rue. La première nuit à Paris, je l'ai passée aux Bains-Douches : à l'entrée, il y avait Farida - la fille qui posait pour Jean-Paul Goude - et elle a refoulé tout le monde sauf moi. J'avais 14 ans, j'étais une petite punk et je cherchais où dormir. Paris est devenue ma maison. Dans tous les pays où je vais, je me sens bien. Au Japon surtout, où les gens sont délicats, attentionnés et admiratifs de tout ce qui se passe en Europe.

INTERVIEW BÉATRICE DALLE

Vos combats

Béatrice Dalle - Virginie, comme Emmanuelle, sont des femmes qui s'engagent et je trouve ça formidable. Heureusement qu'il n'y a pas que des gens comme moi, parce que les choses n'avanceraient pas ! Je n'ai jamais compris pourquoi certaines différences dérangent, pourquoi on juge sans cesse. Je n'ai jamais eu de cause que j'ai eu envie d'embrasser... hormis Viggo Mortensen (rires). Par contre, j'admire l'engagement des autres, comme celui du couple Badinter ou de Simone Weil. Quand on parle de féminisme, c'est grâce à certaines femmes – même si elles sont parfois un peu dragons – que j'ai cette liberté-là aussi.

Lorsque le film a été présenté au Festival « Chéries-Chéris », j'ai vu le public se lever pour applaudir Virginie, j'étais tellement heureuse pour elle. Je me suis abstenue de prendre la parole parce que je suis timide et que c'était le moment de Virginie.

J'aime les hommes morts : je passe mes nuits avec Mozart, un peu Chopin et Beethoven, avec « Le septième sceau » de Bergman. Je suis dans ma bulle, coupée du reste et cela m'apporte une exaltation proche de celle d'un tournage. Une fois le film achevé, je suis contente si les gens l'aiment et je le serais pour Virginie, si c'est le cas.

Que reste-t-il de vos 15 ans ?

Béatrice Dalle - JDans le film, j'aime beaucoup Soko qui joue Gloria jeune, comme Clara qui incarne Frances adolescente. Lorsque j'ai vu avec Emmanuelle les scènes qu'elles avaient tournées, c'était impressionnant. Je plaisantais en disant 'Elles ne vont pas nous prendre notre place, ces merdeuses' (rires). Je n'ai croisé les filles qu'une seule journée et aucune n'avait besoin de conseils : elles sont formidables comme elles sont !

Personnellement, il ne me reste rien de mes 15 ans. Je n'aimais pas être une gamine. 17 ans, c'était déjà mieux. Il y a une constante entre cette époque et aujourd'hui : le manque de responsabilité. Par exemple, j'adore les enfants

mais c'est « responsabilité à perpét' ». Même un hamster, un poisson rouge, je n'en veux pas (rires). Virginie dit qu'elle a évolué vers plus de douceur ; je ne me trouve pas douce, ni envers moi-même, ni envers les autres. Quand Virginie me laissait des messages, en me faisant un petit bisou, au début j'étais « choquée », comme lorsque je regardais, gamine, la série « Happy days », où les enfants n'arrêtaient pas de dire « Je t'aime » à leurs parents. Aujourd'hui, quand j'aime vraiment les gens, je le leur dis tout le temps. Je ne suis pas douce, mais très gentille, voilà !

VIRGINIE DESPENTES

FILMOGRAPHIE



BIBLIOGRAPHIE

"BAISE-MOI" (Florent Massot)

"LES CHIENNES SAVANTES" (Florent Massot)

"LES JOLIES CHOSES" (Grasset)

"MORDRE AU TRAVERS" (Librio)

"TROIS ETOILES" Collaboration avec Nora Hamdi / Editions Diable Vauvert

"TEEN SPIRIT" (Grasset)

"BYE BYE BLONDIE" (Grasset)

"KING KONG THÉORIE" (Grasset)

"APOCALYPSE BÉBÉ" (Grasset)

CINÉMA (en tant que réalisatrice)

"BAISE-MOI" réalisé par **Virginie Despentes** et **Coralie Trinh Thi**

"MUTANTES, FÉMINISME PORNO PUNK" produit par Morgane Production

"BYE BYE BLONDIE"

Adaptation de ses œuvres

"LES JOLIES CHOSES" réalisé par **Gilles Paquet-Brenner**
avec **Marion Cotillard**, **Stomy Bugsy** et **Patrick Bruel**

"TEL PÈRE TELLE FILLE" réalisé par **Olivier De Plas**
avec **Vincent Elbaz**, **Elodie Bouchez** et **Daisy Broom**

EMMANUELLE BÉART

FILMOGRAPHIE



- "TÉLÉ GAUCHO"** de Michel Leclerc
"BYE BYE BLONDIE" de Virginie Despentes - PROCHAINEMENT
"MA COMPAGNE DE NUIT" de Isabelle Brocard
"ÇA COMMENCE PAR LA FIN" de Michaël Cohen
"NOUS TROIS" de Renaud Bertrand
"EN TERRE ÉTRANGÈRE" de Christian Zerbib
"VINYAN" de Fabrice Du Welz
"DISCO" de Fabien Onteniente
"MES STARS ET MOI" de Laetitia Colombani
"LES TÉMOINS" de André Téchiné
"LE HÉROS DE LA FAMILLE" de Thierry Klifa
"UN CRIME" de Manuel Pradal
"D'ARTAGNAN ET LES TROIS MOUSQUETAIRES" de Pierre Aknine
"L'ENFER" de Danis Tanovic
"UN FIL À LA PATTE" de Michel Deville
"SEARCHING FOR DEBRA WINGER" de Rosanna Arquette
"A BOIRE" de Marion Vernoux
"NATHALIE..." de Anne Fontaine
"LES EGARÉS" de André Téchiné
"HISTOIRE DE MARIE ET JULIEN" de Jacques Rivette
"8 FEMMES" de François Ozon
"LA RÉPÉTITION" de Catherine Corsini
"VOYANCE ET MANIGANCE" de Eric Fourniols
"LES DESTINÉES SENTIMENTALES" de Olivier Assayas
"LA BÛCHE" de Danièle Thompson
"LE TEMPS RETROUVÉ" de Raoul Ruiz

BÉATRICE DALLE

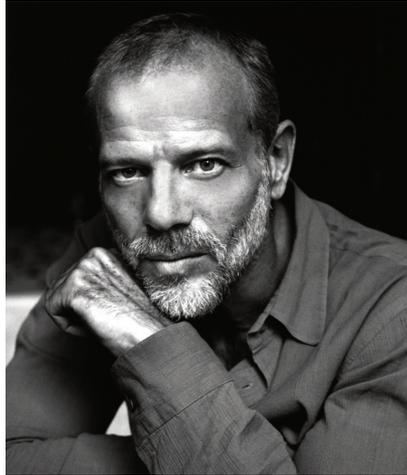
FILMOGRAPHIE



- "BYE BYE BLONDIE"** de Virginie Despentes - PROCHAINEMENT
"LIVIDE" de Julien Maury, Alexandre Bustillo
"NOTRE PARADIS" de Gaël Morel
"JIMMY RIVIÈRE" de Teddy Lussi-Modeste
"DOMAINE" de Patric Chiha
"LES BUREAUX DE DIEU" de Claire Simon
"A L'INTÉRIEUR" de Julien Maury, Alexandre Bustillo
"TÊTE D'OR" de Gilles Blanchard
"TRUANDS" de Frédéric Schoendoerffer
"MOI NON PLUS" de Noli
"L'INTRUS" de Claire Denis
"DANS TES RÊVES" de Denis Thybaud
"LA PORTE DU SOLEIL" de Yousry Nasrallah
"CLEAN" de Olivier Assayas
"PROCESS" de C.S. Leigh
"LE TEMPS DU LOUP" de Michael Haneke
"DIX-SEPT FOIS CÉCILE CASSARD" de Christophe Honoré
"H STORY" de Nobuhiro Suwa
"TROUBLE EVERY DAY" de Claire Denis
"TONI" de Philomene Esposito
"AL LIMITE" de Eduardo Campoy
"37°2 LE MATIN" de Jean-Jacques Beineix

PASCAL GREGGORY

FILMOGRAPHIE



"BYE BYE BLONDIE" de Virginie Despentes - PROCHAINEMENT

"AUX QUATRE VENTS" de Jacques Doillon

"L'ENFANCE DU MAL" de Olivier Coussemacq

"QUARTIER LOINTAIN" de Sam Garbarski

"RIEN DE PERSONNEL" de Mathias Gokalp

"NUIT DE CHIEN" de Werner Schroeter

"LE BAL DES ACTRICES" de Maïwenn

"CLARA" de Helma Sanders-Brahms

"LA FRANCE" de Serge Bozon

"LA MOME" de Olivier Dahan

"PARDONNEZ-MOI" de Maïwenn

"LA TOURNEUSE DE PAGE" de Denis Dercourt

"GABRIELLE" de Patrice Chéreau

"ARSÈNE LUPIN" de Jean-Paul Salomé

"RAJA" de Jacques Doillon

"LA VIE PROMISE" de Olivier Dahan

"NID DE GUÊPES" de Florent Siri

"LA CONFUSION DES GENRES" de Ilan Duran Cohen

"LA FIDÉLITÉ" de Andrzej Zulawski

"UN ANGE" de Miguel Courtois

"LE TEMPS RETROUVÉ" de Raoul Ruiz

SOKO

FILMOGRAPHIE



CINÉMA

"AUGUSTINE" de Alice Winocour

"FRIENDS FROM FRANCE" de Anne Weill & Philippe Kotlarski

"BYE BYE BLONDIE" de Virginie Despentes - PROCHAINEMENT

"A L'ORIGINE" de Xavier Giannoli

Nominée aux Césars 2009 dans la catégorie Jeune Espoir Féminin

"MA VIE N'EST PAS UNE COMÉDIE ROMANTIQUE" de Marc Gibaja

"DANS LES CORDES " de Magalie Richard Serrano

"MA PLACE AU SOLEIL" de Eric de Montalier

"MADAME IRMA" de Didier Bourdon

"MES COPINES" de Sylvie Ayme

"LES IRRÉDUCTIBLES" de Renaud Bertrand

"PALAIS ROYAL" de Valérie Lemerrier

"AU SECOURS, J'AI 30 ANS !" de Marie-Anne Chazel

MUSIQUE

"I THOUGHT I WAS AN ALIEN" Sortie le 20 février 2012

CLARA PONSOT

FILMOGRAPHIE



© BÉATRICE CRUVEILLER

CINÉMA

"COSIMO E NICOLE" de Francesco Amato

"LES INFIDÈLES" de Eric Lartigau

"BYE-BYE BLONDIE" de Virginie Despentes - PROCHAINEMENT

"POUPOUPIDOU" de Gérald Hustache-Mathieu

"BUS PALLADIUM" de Christopher Thompson

"LA GRANDE VIE" de Emmanuel Salinger

"COMPLICES" de Frédéric Mermoud

"LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE" de Michel Houellebecq

THÉÂTRE

"CHICAGO" dans le cadre de l'atelier Comédie musicale (Théâtre du CNSAD)

"2011 & 2010" Journées de juin (Théâtre du CNSAD)

"MA VIE DE CHANDELLE" de Fabrice Melquiot (Théâtre de l'Orme, Théâtre des Déchargeurs)

"LES SACRIFIÉS" (Théâtre Marigny)

"BUS PALLADIUM" de Christopher Thompson

"LE MISANTHROPE" de Molière (Théâtre de la Commune d'Aubervilliers)

MISE EN SCÈNE

"MA VIE DE CHANDELLE" de Fabrice Melquiot avec la compagnie les Kids on the Block

"TOP GIRLS" de Caryl Churchill au Théâtre Marigny

RED STAR CINÉMA

Sébastien de Fonséca et **Cédric Walter** ont rejoint **Red Star Cinema** en 2009. Préalablement, ils avaient produit *L'Homme qui marche* d'**Aurélia Georges**, *Dans la ville de Sylvia* de **Jose Luis Guerin** et *La Troisième partie du monde* d'**Éric Forestier**.

Depuis leurs arrivées, ils ont produit *Ne change rien* de **Pedro Costa**, *L'Exil et le royaume* d'**Andrei Shtakleff** et **Jonathan Le Fourn**, *Cap Nord* de **Sandrine Rinaldi**, *Le Plein pays* d'**Antoine Boutet** et *Bye Bye Blondie* de **Virginie Despentes**.

Ils préparent actuellement les prochains films d'**Olivier Peyon** et d'**Éric Forestier**, *Une vie ailleurs* avec Ramzy et Isabelle Carré et *Je tuerai la princesse* avec Gaspard Ulliel et Christa Theret.

FICHE ARTISTIQUE

EMMANUELLE BÉART	FRANCES
BÉATRICE DALLE	GLORIA
SOKO	GLORIA ADO
CLARA PONSOT	FRANCES ADO
PASCAL GREGGORY	CLAUDE
GILLES DUARTE	CHAUFFEUR FRANCES
SASHA ANDRES	VERO
MÉLANIE MARTINEZ LLENSE	LA SERVEUSE
JEAN-MARC ROYON	MICHEL
OLIVIA CSIKY TRNKA	HÉLÈNE
MATA GABIN	LA FEMME DE MÉNAGE
SOPHIE MALNATTI	LA COACH GYM
CAMILLE CHAMOIX	TONINA
JULIEN LUCAS	LE PRODUCTEUR TV
LYDIA LUNCH	LA CHANTEUSE
CORALIE TRINH THI	LA GOTHIQUE

FICHE TECHNIQUE

SCÉNARIO **VIRGINIE DESPENTES**
IMAGE **HÉLÈNE LOUVART A.F.C**
SON **HENRI MAÏKOFF / JEAN DUBREUIL / ETIENNE CURCHOD**
MONTAGE **MARTINE GIORDANO**
MUSIQUE ORIGINALE **VAROU JAN**
COSTUMES **GIL LESAGE & JUDY SHREWSBURY**
DÉCORS **PATRICK DECHESNE / ALAIN-PASCAL HOUSSIAUX /
LAURIE COLSON / AURORE BENOÎT**
MIXAGE **BENOÎT BIRAL / FRANCO PISCOPO**
DISTRIBUTION **HAPPINESS DISTRIBUTION**
VENTES INTERNATIONALES **WILD BUNCH**
PRODUCTION DÉLÉGUÉE **RED STAR CINÉMA** (Cédric Walter & Sébastien de Fonséca)
COPRODUCTION DÉLÉGUÉE BELGIQUE **FRAKAS PRODUCTIONS** (Jean-Yves Roubin)
COPRODUCTION DÉLÉGUÉE SUISSE **VEGA FILM** (Ruth Waldburger)
COPRODUCTEURS **MASTER MOVIES, WILD BUNCH, GARANCE CAPITAL
TARANTULA BELGIQUE**

En coproduction avec RTBF (télévision belge), Belgacom, avec le soutien du CNC (avances sur recettes) du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté Française de Belgique et de VOO, de Canal +, de Ciné +, du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral Belge, avec la participation de Cinéfinance Tax Shelter, Go West, Le Pôle Image de Liège, La Région Wallonne, Wallimage, de l'Office Fédéral de la Culture Suisse (D.F.I.), de la Radio Télévision Suisse (R.T.S.), en association avec Cinéimage 5

2011 - France / Belgique / Suisse - 97min - 35mm - Couleur - 1.85 - Dolby Digital